

Les gaietés de la manipulation

par Anne Tronche

Erró. Centre culturel J.-Prévert, Villeparisis, jusqu'au 25 avril.
Tadeusz Kantor, Galerie de France, jusqu'au 7 mai.
F. Bouillon-O. Garand, Galerie Adrien Maeght, jusqu'au 31 mars.
Christine Gaussoit, Galerie Riedel, jusqu'au 13 mars.
S. de Camargo, Galerie Bellechasse, jusqu'au 28 mars.

(Adresse des galeries dans le calendrier)



Erró

Erró : le film de notre histoire

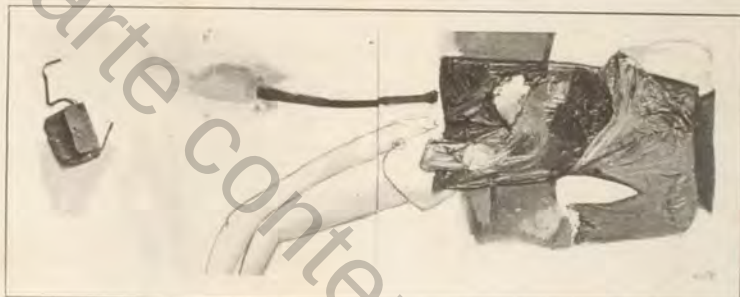
Avec une savante malice Erró nous propose, de découvrir avec une magnifique santé Schoenberg, rose bonbon, discrètement ambien, sur fond de combat de karatékas, Bruckner côtoyant un piano vert pomme et deux téléphones géants, élastiquement mêlés, Verlaïne tel que le jeune Rimbaud le caricature se découplant devant une fresque cloisonnée où prennent place ses amis, les œuvres qui illustrèrent ses poèmes, les écrivains de sa génération, la femme aimée, une estampe japonaise pudiquement fragmentée, Khadafi gardé par un dromadaire et deux dauphins, auréolé de quelques bombardiers en plein vol, un remake d'un portrait picassien de la période iconoclaste mêlant ses larmes à celles d'une locomotive, probablement échappée d'une bande dessinée de Walt Disney. La série des musiciens y côtoie les portraits kaki des hommes de guerre, la série des poètes les citations subversives d'œuvres célèbres comme l'imagerie de la bande dessinée. Depuis une vingtaine d'années, Erró dresse une encyclopédie imagée des équivalences, accumule des inventaires hybrides, morcèle, disloque son espace pictural pour lui donner l'exacte forme de notre mémoire encombrée, pour lui conférer le non-sens totalisateur de nos connaissances approximatives. Les figures s'engendrent, s'opposent dans des systèmes de fuite et de renvoi où l'absurde fait rendre gorge au symbole, où la provocation visuelle mêle barbarie et rationalité. Nous y voyons comme en accéléré le film de notre histoire, les signes hybrides de notre culture, les stéréotypes de notre sensibilité moderne. L'imagerie froide, médiatisée par la presse, y

démystifie les tableaux célèbres, les figures nobles de l'histoire ou, plutôt, leur donne cette disponibilité immédiatement consommable qui sied à la systématisation fonctionnelle de notre époque de sondages. Avec Erró, la peinture est devenue un genre allègre, enthousiaste, subversif et généreux. Il l'a réveillée en lui insufflant de l'imaginaire, de la liberté, de l'humour et de l'humour. En faisant de chacun de ses tableaux une galaxie affairée en proie au délire de la sur-information, il nous oblige à faire preuve de culture et de curiosité. Ses rapprochements inattendus, ses court-circuits du sens, ses montages ingénieux sont plus éclairants qu'il n'y paraît à un regard pressé. La science de la déduction y nourrit l'imaginaire vampire, le militantisme humaniste y justifie les gaietés de la manipulation à outrance. En véritable créateur, Erró n'en tire aucun système. Chacune de ses expositions est une aventure, une occasion pour expérimenter un usage inédit de l'espace, un choix de gammes chromatiques inhabituel, parfois une nouvelle technique. Les thèmes dicent leurs lois. Et, avec son intuition d'inventeur opiniâtre, il s'emploie à leur donner raison.

Tadeusz Kantor : un art sans étiquette

Plus connu en France comme expérimentateur de théâtre, comme auteur de manifestes concernant l'art de la mise en scène que comme producteur de formes plastiques, T. Kantor explore depuis plus de quarante ans divers modes de comportements artistiques. Ce qui explique que son œuvre graphique et pictural soit tout aussi abondant que diversifié. Cherchant à supprimer les lignes de démarcation entre les genres esthétiquement répertoriés, il a, selon les époques et avec une liberté de mouvement peu commune, utilisé une figuration métaphorique, produit des compositions informelles, réalisé des assemblages qui revendiquent tous un état de réponse psychique aux conformismes de nos sociétés contemporaines qu'ils soient artistiques, mentaux ou politiques. Luttant pour un art libéré, un art sans étiquette, un art militant pour sa propre fiction, il s'est volontairement écarté des courants majoritaires pour faire de sa marginalité revendiquée le

lieu d'un combat contre les dogmes ressemblant à une opération de sauvetage de l'énergie créatrice. A voir, aujourd'hui, ses dessins où des figures humaines se façonnent à la manière d'organismes incertains de leur état, où des métamorphoses condensent des volumes au mépris des lois qui garantissent un ordre spatial, à voir ses compositions picturales agitées d'un bouillonnement de lignes et de couleurs affirmant l'agonie de la représentation, à voir ses assemblages où des vêtements collés et peints ressemblent sur une toile quelques lignes hâtives, susceptibles, néanmoins, de rendre compte d'une anatomie simplifiée, il apparaît que Kantor a fait de chacune de ses expériences un voyage au bout de l'imaginaire et de la subjectivité imprévisible. Pour mieux comprendre cette œuvre mouvante et en saisir les enjeux, il convient de se reporter à l'ouvrage paru aux éditions du Chêne, qui regroupe, sur plusieurs années, les notes, les manifestes, les réflexions de cet artiste qui eut, entre autres singularités, d'être à l'origine de l'avant-garde polonaise d'après-guerre.



Tadeusz Kantor

LES EXPOSITIONS

François Bouillon
Olivier Garand

En invitant deux jeunes artistes, la galerie Adrien Maeght a choisi la voie des expositions les plus franches. Révélés au public par la récente exposition de l'ARC, « les Ateliers 81 », François Bouillon poursuit depuis une dizaine d'années, avec une belle fidélité à soi, une recherche solitaire et exigeante. Que ce soit avec les assemblages, les expériences menées sur les matériaux les plus frustes ou, plus récemment, avec les travaux sur papier, ses gestes et ses inventions explorent un espace du secret



François Bouillon



Olivier Garand

qui reconduit la pensée vers l'énigme. Le mélange hétéroclite des matières, le caractère faussement ethnographique des objets, les traces portées sur les surfaces du papier à la manière d'embryons formels semblent vouloir libérer le monde d'une fausse objectivité, appeler le retour d'un espace pré-culturel menaçant de près les arbitraires distinctions entre histoire et nature. Comme arrachées à un rituel primitif, ces pièces pour nomade rêveur possèdent une énergie animale surprenante, un haut pouvoir métaphorique qui les rend solidaires d'un emblème tribal ou d'un motif propitiatoire pour la chasse ou la pluie. Avec une liberté qui prend l'allure de réflexe poétique, François Bouillon projette sur ses travaux la mémoire de traits archaïques propres à la manipulation artisanale tout en adoptant une position symbolique qui garantit la vérité de cette recherche comme sa compréhension intuitive par le spectateur.

Olivier Garand apporte à l'aventure de l'abstraction lyrique une issue originale pouvant faire office de stratégie formelle. Le découpage intensif du support textile, la mise en pièces du tableau sous les feux d'artifice d'une fragmentation prévue pour s'approprier voracement les murs, abandonnant comme sous l'effet d'une mémoire défaillante la notion traditionnelle d'œuvre achevée pour une excentricité de présentation qui a pour effet de rendre plus prolifiques les propriétés de la couleur et pour finalité de marquer de façon autoritaire l'espace de leur inscription. O. Garand est un coloniste aisé qui un brasseur inventif de techniques. En utilisant les ressources d'une abstraction gestuelle que l'on croyait, il y a peu encore, définitivement condamnée, il se livre à des variations autour de la

toile et du papier froissé, à des distorsions abruptes qui, au lieu de renvoyer au modèle de référence, n'appartiennent pas finalement à la même région du visible.

Christine Gaussoit une stratégie de la fragmentation

Christine Gaussoit découpe, complice, bouleverse son espace pictural à l'aide de plans dissociés, de lignes contradictoires, de frontières incisives, parfois de toiles décalées pour dissimuler en partie les personnages et leur panoplie qui le hantent. Cela aboutit à une sorte de jeu de cache-cache visuel où toute forme est plus un indice qu'une affirmation exemplaire. De fait, l'écriture picturale se développe comme une machination perverse, une stratégie de la fragmentation donnant à voir des lambeaux de récits, des bourrasques formelles, des collisions de corps et d'objets. Pour compliquer cet exercice de chausse-trappes spatiales, des fragments de chassis sont parfois fixés dans les angles des tableaux en suggérant que les personnages, pris au piège des structures d'une toile, bois et support textile confondus, doivent briser, déchirer ce qui assure leur existence d'image pour se livrer partiellement au regard. On aura compris, qu'ici, le lieu scénique a perdu ses points d'ancrage rassurants, ses repères stables, sa hiérarchie du centre et du périphérique pour rendre compte d'un territoire. Des teintes douces, jettent sur cette peinture irruptive la voile léger ou pudique d'une harmonie pacifiée.



Sergio de Camargo



Christine Gaussoit

Sergio de Camargo le mouvement et l'immobilité

Pour qui a suivi, au début des années 60, l'aventure de l'art optique, le nom de Camargo est lié au souvenir de reliefs blancs, généralement en bois, auxquels l'impact de vibrations lumineuses donnait tout pouvoir de suggérer un rayonnement intérieur, une croissance organique.

Depuis, Sergio de Camargo qui s'est davantage manifesté à l'étranger a trouvé dans le marbre non poli un matériau capable de donner à sa syntaxe personnelle un dynamisme jouant sur une pluralité de significations. Les déséquilibres feints des volumes, les torsions données au matériau par le biais du collage, les ruptures de plans, les coupures brutales d'une surface, les restructurations paradoxales de volumes associés composent un univers visuel bouleversé où les lois de l'équilibre de la pesanteur semblent réinventées, arbitraires ou illogiques. Une science poétique ou métaphysique de la géométrie dicte ses lois et, ce faisant, s'oppose à nos habitudes visuelles.

A tout moment, les volumes semblent devoir chuter sous la poussée d'un déséquilibre général tant ils paraissent soumis à des énergies contradictoires les rendant solidaires du régime organique et de son destin complexe. Puisse, problématiques, graves et, cependant, facétieux, ces beaux totems blancs conférer à la matière qui les engendre l'insolence d'une vie capricieuse qui prouverait le mouvement en se maintenant dans l'immobilité. ■

Anne TRONCHE

Venise

par Roger Bouillot

On ne parle pas assez souvent de la Cité internationale des arts où les expositions se suivent à un rythme plutôt rapide, trois ou quatre accrochages personnels à la fois, pour une durée de six à dix jours, de jeunes artistes étrangers ou français. J'ai remarqué là des dessins, pastels, aquarelles d'un jeune Argentin, Ernesto Drango sur le thème de la danse. Grande concision, économie de moyens, dessin puissant d'une netteté d'épave, et belles recherches de matières, aquarelles ou pastels légèrement vernis, etc. Un nom à retenir. (1)

J'aime beaucoup l'aquarelle, en particulier parce qu'il est impossible de faire mentir son travail. Les aquarelles d'Anthe Maserati ont bien des qualités de fraîcheur, de légèreté dans l'inspiration, de fragilité dans l'équilibre. J'aime son Paris toujours renouvelé, aussi bien que certains bouquets de fleurs où le blanc du papier s'intègre si bien à l'ensemble qu'on ne le voit que comme couleur. (2)

La Venise de Jean Navarre est flamboyante. Il faut dire que le peintre a choisi le carnaval de Venise pour thème principal, que l'exposition entière est placée sous le signe de la rutilance, des ors et des feux, des masques comme des visages, et que ses grandes compositions sont bien ordonnées, qui intègrent les personnes au paysage, la tête échevelée avec des nostalgies et tristesses en contrepoint. Et si je pense au Boulevard du crime de Monsieur Carné, c'est qu'il y a dans ces toiles une vie que j'aime et beaucoup d'autres choses dans mon complément. (3)

Je n'ai pu saluer à temps l'initiative de la main de 57 ansidienement qui avait rassemblé 200 gravures de Dali. Je pense le faire en signalant un prolongement de cette magnifique exposition, la plupart des gravures et presque tous les livres récents illustrés par Dali, des « Dix Recettes d'immortalité » à « Roi je l'attends à Babyloane » en passant par « Après 50 ans de surréalisme » d'André Parinaud.

A signaler que cette exposition, organisée à la main de Fontenay-aux-Roses, permet aux gravures originales de revenir à leur lieu d'origine, puisque la plupart d'entre elles ont été imprimées par J.J. Rigal, à Fontenay-pré-impression. (4)

Pour terminer, je voudrais parler de l'œil d'un peintre, celui de Christian, qui est d'une exceptionnelle acuité. Christian peint des scènes familières, intérieures, salles de bistrot, petites gens, le Paris des heures matinales, et, aussi, la Venise qui semble s'enfoncer dans le silence. Ses nouveaux thèmes sont aujourd'hui la Riviera, très ensoleillée, et les lutteurs de sumo, auxquels il consacre une série d'œuvres de très petit format. La peinture de Christian, concise et follement travaillée — comme celle de Monsieur Bonnard — est libre de ses souvenirs du mât-battant pour parvenir à l'éclatement d'une délicieuse sérénité. Avec des peintures comme Christian, la peinture figurative se porte de mieux en mieux. (5)

R.B.

1) Cité internationale des Arts, 18, rue de l'Hôtel-de-Ville, Paris 4^e, exposition terminée.

2) Galerie des Orfèvres, 23, place Dauphine, Paris 1^{er}, jusqu'au 6 mars.

3) Galerie Guipré, 89, faubourg Saint-Honoré, Paris 8^e, jusqu'au 13 mars.

4) Chateau Sainte-Barbe, rue Bourcaut, Fontenay-aux-Roses, jusqu'au 14 mars.

5) Galerie Nichido, 61, faubourg Saint-Honoré, Paris 8^e, jusqu'au 31 mars.

TV Arts

AH, LES BEAUX ARTS ! présentée par Claude Mudelet, Jackson Pollock et André Masson (dimanche 7 mars, A2)

(voir page 5)

JACQUES FAISANT, OU L'ŒIL. À LA MAIN Une émission de Jean-Daniel Verhaeghe, réalisée par Eladio Molino (Vendredi 12 mars, à 21 h 30, sur FR3)